

Il y a peu, j'ai eu un rendez-vous particulièrement poignant.

Une femme est venue me voir pour prendre conseil. A la base, elle est venue parce qu'elle avait récemment perdu un ami cher, qui était mort très soudainement et bien avant l'heure normale.

Alors que la conversation se déroulait, elle a également mentionné les difficultés qu'elle avait avec son fils adulte, une relation qui la laissait amère, et où les échanges étaient loin d'être fréquents.

Son travail ne se passait pas comme elle l'avait espéré, et elle se sentait piégée dans un poste dont elle comprenait qu'elle n'aurait jamais dû prendre à la base; un poste qui ne nécessitait pas qu'elle y déploie toutes ses capacités et ses compétences et qui n'offrait pas beaucoup de possibilités d'évolution... sans compter que, concrètement, il n'y avait pas beaucoup d'autres opportunités à l'horizon.

Elle se sentait également un peu coupable parce qu'elle avait promis d'aider à la synagogue pendant son temps libre, mais elle avait l'impression de ne jamais avoir réellement suffisamment de temps pour pouvoir agir en fonction de ses intentions. Même chose quant à son désir de se remettre à faire un peu de sport et de perdre un peu de poids... des « choses » se mettaient en travers de la route et l'empêchaient de suivre son programme d'exercice ou de régime.

J'écoutais avec compassion, lorsque soudain, elle me regarda avec une sincérité à fendre le cœur, les larmes aux yeux et dit brusquement : « ce n'est pas comme ça que je voyais mon rêve se réaliser ! Ce n'était pas censé être ainsi. » Bien sûr je ne pouvais pas, et je ne peux toujours pas, prétendre avoir la réponse aux dilemmes existentiels, aux difficultés et aux souffrances qui jalonnent l'existence.

Au lieu de cela, j'ai pris une grande inspiration. Et j'ai fait ce que j'estime que n'importe quelle personne devrait faire dans une telle situation : j'ai étendu le bras et je me suis contenté de tenir sa main en silence. Enfin, après un moment, j'ai partagé avec elle une idée qui trottait dans mon esprit. Je lui ai raconté une histoire.

Il était une fois, chaque année avant les grandes fêtes, le Baal Shem Tov (le grand maître du judaïsme hassidique au 18ème siècle) qui organisait une compétition pour voir qui sonnerait du *chofar* à Roch Hachana dans sa *schole* (synagogue).

Pour sonner le *chofar* pour le Baal Shem Tov il fallait non seulement le sonner comme un virtuose, mais il fallait également avoir appris un système très élaboré de *kavanot* (des prières dites en silence qui aident le cœur à se tourner vers le sens le plus profond d'un acte rituel) qui étaient dites juste avant de sonner le *chofar*.

Tous les candidats potentiels - ou comme j'aime les appeler les « maîtres du souffle » - pratiquèrent ces *kavanot* compliquées pendant longtemps. Elles étaient difficiles et complexes.

Il y avait un homme en particulier dont le rêve était de sonner du *chofar* pour le Baal Shem Tov. Il voulait tellement le faire qu'il avait pratiqué ces *kavanot* pendant des mois.

Le jour de son audition devant le Baal Shem Tov arriva.

Soudain, il se rendit compte que rien de ce qu'il avait pratiqué jusque là ne l'avait vraiment préparé au fait de se tenir debout devant ce saint homme, et lorsqu'il commença à réciter les prières et à sonner du *chofar* - *nada, zilch, shoum davar* : il s'est étranglé.

Son esprit s'est complètement paralysé. Il ne pouvait même plus se souvenir d'une seule des prières qu'il avait pratiquées. Pour vous dire la vérité, il n'arrivait même plus à se souvenir de ce qu'il était censé faire. C'était le cauchemar. Lorsque ses lèvres s'approchèrent du *chofar* pour souffler dedans, un son cassé et douloureux à entendre sortit.

Après cela, il resta debout devant le Baal Shem Tov, immobile, silencieux. Lorsqu'il comprit à quel point il avait raté cet important examen, son cœur se fendit en deux. Il commença à pleurer, à sangloter fortement, ses épaules se mirent à s'agiter, et son corps entier fut pris de spasmes. Le Baal Shem Tov le regarda avec un sourire plein de gentillesse et de bonté sous sa grande barbe, et dit : « tu es exactement la personne dont j'avais besoin pour sonner le *chofar* pendant nos offices cette année. »

- Je ne comprends pas, répondit l'homme. J'ai complètement échoué. Je n'ai même pas pu me souvenir d'une seule des prières secrètes, et je n'ai pas réussi à sortir un son agréable du *chofar*. J'ai lamentablement échoué.

Le Baal Shem Tov lui répondit avec la parabole suivante : « Il y a mille portes dans le palais royal d'en-haut, chacune possédant sa propre clé. Les *kavanot* que je vous enseignées étaient comme des clés délicates qui permettent d'ouvrir chacune de ces portes. Mais si vous perdez la clé d'une porte particulière, une hache les ouvrira toutes. De même un véritable cœur brisé, qui, comme une hache, ouvre toutes les portes. »

A Yom Kippour, nous voulons tous être, à notre manière, un chofar sans défaut ; quelqu'un qui connaît les prières secrètes qui ouvriront ces portes célestes dans nos vies, comme nous l'avons toujours rêvé. Mais à la place de clés délicates, souvent, la seule chose que nous ayons à notre disposition est une hache tâchée de larmes.

Car voyez-vous, nous avons tous l'impression que ce nous touchons ou faisons est la perfection même. Ce n'est que rarement que nous entrevoyons la vérité : à quel point notre imperfection est parfaite ! Abraham Joshua Hechel le dit de façon abrupte : « nous sommes tous dans l'échec et nous devrions avouer notre honte. » (Moral Grandeur & Spiritual Audacity, p 147)

Aujourd'hui, nous commençons un check-up spirituel de vingt-cinq heures, et c'est l'occasion de constater à quel point nous sommes parfaitement imparfaits. C'est l'occasion de constater tout ce que nous avons gâché - toutes ces occasions manquées, les nombreuses déconvenues, nos insuffisances et nos échecs. Toutes ces fois où nous essayions de sonner une forte *tekia* sur notre *chofar*, pour nous retrouver en fin de compte loin de ce que nous (ou d'autres) avions projeté.

Ne me mécomprenez pas : le fait de rechercher la perfection dans nos vies, le mode de vie parfait, le conjoint parfait, la voiture parfaite, les vêtements parfaits, le travail parfait, les enfants parfaits, la maison parfaite - tout cela est sans aucun doute une grande source de motivation.

Et pourtant, l'idée que l'on doive être parfait pour être bon, ne serait-ce que pour être digne d'être aimé et d'être accepté, peut aussi nous conduire à croire, lorsque nous n'atteignons pas ces niveaux de perfection que nous nous imposons, que nous ne sommes parfaitement pas suffisamment bons.

Et de qui avons-nous reçu cette idée, que, pour être digne de quelque chose, il faut que nous soyons parfaits ?

Peut-être de nos parents qui avaient des ambitions si élevées pour nous, qui voulaient toujours que nous fassions mieux et que nous donnions le meilleur de nous-même ? Ou peut-être de nos professeurs, qui passaient plus de temps à nous signaler ce que nous n'avions pas fait bien plutôt que de nous féliciter pour ce que nous avons bien fait ? Peut-être d'une certaine forme de behaviorisme religieux intransigeant ? Il est certain que nos amis, la société et nos différents médias, ont également eu leur part dans la création de standards impossibles à suivre. Mais la manière dont cela s'est mis en place n'a pas vraiment d'importance.

La vérité, c'est que la perfection est un terrible fardeau. Elle nous épuise et nous fait nous sentir coupable, en colère, déprimé et défaitiste.

Le Rabbin Harold Kushner, dans son livre *How Good Do You Have To Be*, décrit un phénomène que j'ai souvent observé au cours de mon rabbinat : « les gens ont souvent l'impression que si les autres voyaient leurs imperfections, ils seraient moins aimés. » Il écrit : « Nous avons peur d'être jugés, que les autres découvrent nos défauts et qu'ils se rendent compte que nous sommes moins que parfaits, parce que notre esprit traduit 'imparfait' par 'inacceptable, qui ne mérite pas d'être aimé'. Nous transformons un peu trop rapidement 'j'ai fait certaines choses mal' en 'je suis quelqu'un qui fait sans arrêt des choses mal' puis en 'toute personne qui me connaîtra réellement se rendra compte que je suis mauvais et me rejettera. » (p 41)

Aussi faisons-nous de notre mieux pour dissimuler nos erreurs et nous sur-réagissons lorsqu'on nous adresse une critique. Nous nions les reproches pour faire croire aux autres que nous sommes parfaits et nous avons honte de qui nous sommes réellement, en essayant d'être à la hauteur de la définition de la perfection de quelqu'un d'autre.

Pourtant, l'un des messages les plus importants, et les plus oubliés, de Yom Kippour est que Dieu ne nous demande pas d'être parfait !

N'avons nous pas dit, avant de chanter le Kol Nidrei ce soir, les paroles de feu le Rabbin Meir de Rothenberg, qui, au XIIIème siècle, écrivait : « *Ál daát ha'maqom v'ál daát ha'kahal, beyeshiva shel malah ou'veyeshiva shel matah, anu matirin lehitpalél ím ha'avarim.* Avec le consentement des autorités du ciel et des autorités de la terre, nous nous autorisons à prier avec ceux qui ont transgressé. »

Le texte de Rothenberg est clair : personne n'est exclu de la communauté à Yom Kippour. Ceux qui ont fait des erreurs y sont les bienvenus, parce qu'en réalité, ils sont la communauté. Nous tous, qui sommes devant Dieu aujourd'hui, avons d'une manière ou d'une autre des failles.

Mais c'est ok.

Après tout, être humain est plus un verbe qu'un nom. Chacun d'entre-nous est, par définition, inachevé, une œuvre en cours d'élaboration, et Yom Kippour vient nous apprendre que si nous enlevons les apparences, si nous admettons avoir fait des erreurs et que nous avons des failles, Dieu ne nous rejettera pas, mais au lieu de cela Il nous pardonnera et nous accueillera.

Dieu peut être déçu par certaines des choses que nous faisons, mais Dieu n'est jamais déçu de qui nous sommes. C'est une distinction très importante parce que c'est une distinction qui libère.

Elle nous libère de la pression paralysante d'être quelque chose, ou quelqu'un, que nous ne sommes pas vraiment, et elle nous libère pour que nous soyons simplement la meilleure version de notre moi. En nous contraignant à admettre que nous ne sommes pas parfait, tout en nous rappelant que notre valeur est infinie, Yom Kippour nous permet d'être meilleur (sans être parfait).

Aujourd'hui, selon le calendrier juif, Moïse est descendu du Sinaï pour la deuxième fois. Il tenait une nouvelle paire de tables sur lesquelles étaient écrits les dix commandements. Pourquoi a-t-il eu besoin d'une deuxième paire ?

Si vous vous souvenez, il avait brisé l'original au retour de son premier voyage, au moment où il avait découvert que les Israélites adoraient le veau d'or. Après avoir débattu avec Moïse de la réponse appropriée à cette transgression, Dieu décida que si le peuple se repentait réellement, il lui serait donné une seconde chance.

Alors, dit la tradition, le premier du mois de Eloul, Moïse gravit la montagne pour aller chercher une deuxième paire de tables. Quarante jours plus tard, il revint vers le peuple : c'était le 10 du mois de Tichri. Ayant constaté que le peuple s'était réellement repenti, il décréta que le 10 du mois de Tichri, qui tombe aujourd'hui, serait un « jour d'expiation » pour toutes les générations.

Lorsque j'ai lu cette histoire pour la première fois, je me suis immédiatement demandé : « mais qu'est-il arrivé à ces premières tables désormais brisées ? » D'une certaine façon, il y avait quelque chose d'étrange à imaginer, ces débris, en quelque sorte touchés par le divin, demeureraient par terre.

Dans un *midrach* extraordinaire (Exode Rabba 46, 2) la tradition pose la même question, et, dans une vision incroyable, les rabbins nous disent que les tables brisées furent placées dans l'arche à côté des nouvelles tables. Et ce sont ces deux jeux, le brisé et l'intact, qui voyagèrent avec le peuple jusqu'à la terre promise.

Quelle image incroyable et quel enseignement évocateur!

La tradition n'était pas seulement en train d'essayer de résoudre un problème d'oubli textuel. Les rabbins voulaient nous enseigner un message profond concernant le fait de faire des erreurs, de ressentir de la honte - d'être imparfaits. Ils nous disent : n'enfouissez pas vos erreurs et vos failles, mais honorez-les.

Les Israélites mirent les morceaux cassés (peut-être des centaines!) dans l'arche sainte, l'endroit le plus sacré dans lequel nos ancêtres trouvaient un lien avec le divin. C'est comme si c'était pour nous enseigner : nos imperfections, nos failles, font partie de nous – chérissez-les et gardez-les avec soin et amour.

C'est un enseignement qui m'émeut et me touche profondément.

Je sais que lorsque je suis confronté à la façon dont je suis parfaitement imparfait, lorsque je regarde toutes ces parties déplacées, brisées, j'ai honte et mon inclination naturelle serait de les mettre de côté et de les cacher. Et je pense ne pas être le seul à être ainsi ce soir.

« La vraie question, » ai-je dit à la femme dans le café, « n'est pas de savoir pourquoi nos vies sont à certains moments en désordre, imparfaites et douloureuses, mais plutôt : comment allons-nous faire face, ou répondre à ces parties imparfaites et cassées dans nos cœurs et dans nos âmes, lorsque les rêves semblent être partis à vau-l'eau. Comment trouver la guérison et la complétude ? »

Permettez-moi d'être très clair : l'idée que les mauvaises choses, qui se produisent dans nos vies, nous sont envoyés pour nous permettre d'apprendre quelque chose en vue d'un but supérieur n'est ni une théologie à laquelle j'adhère, ni une théologie que je veux promouvoir !

Je ne veux pas suggérer que les déconvenues et les tragédies de l'existence ont lieu dans un but d'apprentissage ou de test. Personne ne devrait jamais nier la douleur qui suit la perte d'un travail, ou la maladie, ou la mort d'un proche, ou la désagrégation d'une famille. Cela ne veut pas pour autant dire, dans mon esprit, que nous ne puissions apprendre d'eux, que nous ne puissions croître en partant de ces lieux d'obscurité, et même leur arracher une bénédiction, pour atteindre une forme de complétude.

En hébreu, le mot pour « complétude » est *chlémout*, qui a la même racine que *chalom*, la paix. La *chlémout* parle d'être entier, d'intégrer les différentes parties de nous-même. La complétude ne signifie pas la perfection : elle signifie embrasser les brisures comme faisant partie intégrante de nos vies.

Être entier signifie se tenir avec toutes nos fautes, nos défauts, ainsi que toutes nos vertus, et entendre le message : nous sommes acceptables. Être entier signifie s'élever au-dessus de notre besoin de prétendre être parfait, nous élever au-dessus de notre peur d'être rejeté parce que nous ne sommes pas parfaits.

Et cela signifie avoir l'intégrité de ne pas laisser nos inévitables moments de faiblesse et d'égoïsme devenir des parties intégrantes de notre caractère.

C'est savoir ce qu'est le bien et ce qu'est le mal, et, lorsque nous faisons quelque chose de mal, nous rendre compte que ce n'était pas notre moi essentiel. Mais plutôt que c'est parce que le défi d'être humain est si grand que personne ne peut y arriver tout le temps, à chaque fois. Si bien que demander pardon pour nos erreurs et pardonner les autres revient à admettre que nous ne sommes qu'humain.

Dieu ne nous demande rien de plus.

Kippour nous appelle à nous réveiller de notre sommeil spirituel et de nous secouer afin de plonger dans la conscience et l'action. Il nous offre l'occasion de rentrer profondément en nous-même, de réfléchir, de réorienter... de faire *téchouva* !

Nous, dont les cœurs ou les âmes sont brisées, nous qui nous débattons avec nos problèmes ou qui nous accrochons au souvenir de ce que nous avons perdu, je nous demande : pouvons-nous faire de nos cœurs une *aron hakodèch*, une arche sainte, qui a la capacité de contenir en même temps les ténèbres et la lumière, les brisures et l'unité ?

Est-ce que ceux d'entre nous dont les rêves se sont brisés peuvent apprendre à s'accepter et chercher à être suffisamment bons plutôt que parfaits ? Sommes-nous prêts à sonner du chofar avec tout notre cœur, peu importe le bruit qu'il pourrait faire ?

Avant de quitter la femme du café, je lui ai dit : « la question n'est pas de savoir pourquoi il y a des rêves brisés, mais plutôt de savoir ce que nous allons faire avec leurs imperfections. »

Rien dans la création de Dieu n'est parfait (en-dehors de Lui) alors ne partons pas du principe que nous trouverons la perfection.

Mais nous pouvons mieux apprécier les bénédictions imparfaites qui nous entourent : nos êtres sacrés mais imparfaits, notre conjoint merveilleux mais imparfait, nos enfants extraordinaires mais imparfaits, nos parents adorés mais imparfaits, nos amis chéris mais imparfaits, nos collègues pleins de bonne volonté mais imparfaits, notre travail que l'on espère satisfaisant, mais imparfait, la fleur magnifique mais imparfaite qui est en train de s'épanouir, etc.

Rabbi Tarfon nous enseigne dans les *Pirkei Avot* (2, 21) : « on ne s'attend pas à ce que nous finissions la tâche, mais nous ne sommes pas libres de ne pas l'avancer. »

Bien que nous ne soyons vraiment pas parfaits, nous pouvons nous améliorer et nous pouvons améliorer le monde. Ce soir nous avons l'opportunité de commencer.

Et cela peut tout changer dans le monde.

(Traduction : Olivier Delasalle)

**גמר חתימה טובה וצום קל לכולם!**

*Gemar Hatima Tova v'Tsom kal lekoulam !*  
rabbin Tom Cohen



קהילת גשר  
Kehilat Gesher

La synagogue Franco-américaine de Paris

KEHILAT GESHER, la synagogue franco-américaine de Paris

7 rue Léon Cogniet 75017 Paris M° Courcelles

[www.kehilatgesher.org](http://www.kehilatgesher.org) / 09 53 18 90 86